

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE
SCIENCES ET INDUSTRIE
DE LYON

1918-1921



LYON
SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE A. REY
4, RUE GENTIL, 4
—
1922

SÉANCE DU 13 MARS 1919

COMPTÉ RENDU.

DE LA

CONFÉRENCE FRANCO-AMÉRICAINNE DU 13 MARS 1919

M. FOGÈRE, président de l'A. I. C. A., ouvre la séance à 14 h. 1/2.

« Il y a trois jours, dit-il, j'avais l'occasion de présider dans cette même salle une réunion d'un tout autre caractère que celle qui nous assemble aujourd'hui, mais provoquée, elle aussi, par la Foire de Lyon; et je suis amené à faire remarquer que cette foire, dont on avait dit qu'elle serait un laboratoire d'affaires, devient un laboratoire d'idées, où les grands problèmes qui intéressent le pays, sinon dans l'ordre politique, au moins dans l'ordre social et économique, sont tour à tour examinés. L'A. I. C. A. a pensé que parmi les questions importantes à l'heure actuelle, l'Agriculture devait avoir sa place; c'est pourquoi elle a jugé nécessaire de provoquer la manifestation qui nous réunit aujourd'hui.

« Je m'excuse de présider cette réunion, moi qui ne suis pas un agriculteur, mais un industriel. Dans notre Association, nous avons cherché à réunir toutes les branches de la production française, et, à côté de moi, d'autres sont là possédant les compétences qui me manquent en matière agricole. Nous avons, en effet, la bonne fortune de posséder comme vice-président de notre Association une personnalité bien connue dans le département et dans la région, M. C. SYLVESTRE. Près de lui, nous avons M. A. JOANNARD, président du Comice agricole de Lyon; M. CHATILLON, président de l'Union beaujolaise des Syndicats agricoles; M. VORON, vice-président de l'Union des Syndicats agricoles du Sud-Est.

« Ces Messieurs ont eu la pensée de profiter de la présence à Lyon de nombreux visiteurs agricoles, venus de tous les coins de la France, pour les inviter à venir entendre l'exposé des méthodes américaines d'agriculture. Dans ce but, ils ont prié le général PERSHING de nous envoyer quelques-uns de ses compatriotes, spécialisés dans ces questions, et ce sont ces délégués que nous allons entendre tout à l'heure. Ces Messieurs viennent nous faire part de leurs observations, nous dire ce qu'ils pensent en face de la propriété française, morcelée à l'excès, remarques et observations dont nous saurons faire notre profit. »

M. Fougère termine en remerciant M. le général PERSHING qui a répondu avec spontanéité à l'appel que nous lui avons adressé. Puis il rend hommage aux véritables amis que sont les Américains, lesquels, à l'heure tragique où nous avons besoin d'aide, sont venus généreusement prendre rang parmi nous pour assurer le triomphe de la civilisation. En même temps, ils se sont proposés de nous aider dans tous les domaines où nous voudrions bien faire appel à leur concours, et si nous savons nous adresser à leur cœur ainsi qu'à leur esprit pratique pour tous les problèmes qui nous préoccupent aujourd'hui, nul doute que nous n'arrivions à solutionner ces problèmes de façon satisfaisante.

M. Fougère remercie enfin les cinq délégués venus, dans un mouvement fraternel, nous apporter l'enseignement de choses qu'ils connaissent bien, et il exprime l'espoir que de ce contact et de cet échange de vues, résulteront de sérieux avantages pour la population agricole de la région.

Puis il donne successivement la parole aux professeurs américains, dont les discours sont traduits par M. le lieutenant SHONG. Ci-après se trouve un court résumé des communications présentées.

* * *

Loin de nous la pensée de dénigrer ce qui s'est fait en France au point de vue agricole pendant la guerre, surtout après les preuves de travail opiniâtre, d'initiative et d'endurance que nous ont données les paysans de notre doux pays, pendant que tous les hommes valides étaient occupés à défendre la Mère Patrie. Mais il est toujours bon de s'instruire et d'étudier ce qui a été fait de l'autre côté de l'Atlantique dans cet ordre d'idées, d'autant plus qu'une partie de nos ressources alimentaires était fournie par les Etats-Unis.

Inutile de vous dire que les méthodes employées ne sont pas toutes applicables en France à cause de la nature du terrain et du morcellement de la propriété. Nous ne pouvons mieux faire pour vous le prouver que de vous citer la conclusion qu'a tiré de l'examen de nos procédés français comparés aux méthodes américaines M. le lieutenant Strong, interprète de la Mission américaine envoyée à la Foire de Lyon.

En présence de la différence radicale entre les méthodes américaines et les procédés français en agriculture, il arrive à conclure avec une bonhomie et une galanterie tout à fait françaises : « Je me dis souvent que si les Français étaient en Amérique et les Américains en France, ce sont les Français qui feraient comme les Américains et les Américains comme les Français ».

Ces paroles dites avec une conviction profonde sont la preuve de l'estime qu'avaient pour nos agriculteurs nos alliés américains qui, après

avoir combattu avec nous sur les champs de bataille de la Somme, de la Champagne et de la Meuse venaient se reposer à l'école de Beaune des fatigues endurées pendant leur séjour au front; ils occupaient leurs loisirs à étudier la viticulture et la culture des prairies et des céréales pendant que nos soldats se retrempaient dans la vie de famille.

Dès l'entrée de l'Amérique dans la guerre mondiale, le général Pershing avait pris l'initiative de créer ce centre d'études au profit des militaires du corps d'occupation désireux de poursuivre le cours de leurs études. C'est à lui que nous devons aussi d'avoir entendu cinq des représentants de la section agricole qu'il a délégués pour visiter la Foire et prendre contact avec l'Association industrielle, commerciale et agricole.

Nous venons vous demander l'autorisation de vous exposer aussi brièvement que possible ce que nous avons entendu et d'en faire paraître un résumé dans nos *Annales*.

Car, sans sacrifier notre amour-propre national, nous pouvons bien reconnaître que les Américains sont doués d'un esprit d'entreprise qui est l'apanage des nations jeunes et qu'habitant un pays immense et de ressources infinies, ils ont des possibilités d'expériences que nous n'avons pas. Beaucoup d'innovations sont appelées à voir le jour chez eux avant de passer dans la vieille Europe; s'il serait imprudent de se les approprier telles quelles, il y aurait présomption à croire qu'elles ne peuvent nous être d'aucune utilité après avoir subi les adoptions nécessaires.

Les cinq conférences que nous avons entendues étaient faites par M. R.-R. Snapp, sur l'élevage du bétail, M. I.-I. Cail, sur la production des céréales; M. J.-S. Strong, sur l'aviculture; par M. S.-W. Fletcher, sur la culture fruitière, et par M. H.-P. Douglass, sur l'économie sociale.

Les méthodes exposées dans les deux premières sont difficilement applicables en France, nous vous en ferons un exposé rapide. Les autres vous montreront que les procédés employés se rapprochent de ceux de nos pays et sont d'une adaptation plus facile. La conférence de M. Douglass prouve que l'agriculture en Amérique comme en France souffre du même mal, « le manque de main-d'œuvre », et que l'exode des habitants des campagnes vers les villes se fait cruellement sentir.

Auparavant, nous devons vous faire remarquer que toutes les conférences ont été faites par des spécialistes et qu'un seul genre de culture y est traité. Les Etats-Unis sont par excellence un pays de monoculture.

Ainsi M. Cail est un agriculteur de la région du Kansas où l'on ne produit que du blé sans assolement. Des domaines de 200 hectares sont consacrés à cette unique culture qui se fait d'une façon primitive, sans apport extérieur d'engrais. On laboure, on sème, on moissonne en coupant les épis très haut; la paille laissée sur pied est enfoncée dans le sol par le

labour de l'année suivante, elle constitue l'unique engrais que reçoit le terrain, le rendement est très faible, 7 à 8 quintaux à l'hectare, c'est, une culture extensive qui ne vise aucunement au rendement.

Comme toutes ces opérations se font sur place à la machine, le fermier peut ainsi tirer parti de sa récolte, il opère sur des terres vierges possédant des réserves de matières nutritives suffisantes pour faire pousser le blé, il pourra donc continuer à appliquer cette méthode jusqu'à ce que ces ressources soient épuisées.

La conférence de M. Snapp nous montre que la production du bétail est encore plus spécialisée et se partage entre deux régions tout à fait différentes. Les Etats producteurs sont divisés en deux zones : ceux qui produisent le bétail, ce sont les Etats de l'Ouest, ceux qui l'achètent aux pays producteurs pour les engraisser, ceux ci sont les Etats situés immédiatement à l'est du Mississipi où ils constituent ce qu'on appelle le « Corn belt » (ceinture de grains) et qui notamment fournissent en quantité du maïs employé pour engraisser. C'est ce que font à moins longue distance et sur une échelle plus réduite nos éleveurs du Charollais et du Nivernais dont certaines prairies sont consacrées à l'élevage des veaux, tandis que d'autres sont des prés d'embouche. Notre méthode est sans doute plus perfectionnée et donne des résultats meilleurs, d'autant plus que, par le temps de sécheresse, nous pouvons remédier à la pénurie de l'herbe par un apport de grains. Les risques de longs voyages sont épargnés de la sorte au bétail qui n'a plus à les subir que pour la vente sur les marchés.

L'ÉLEVAGE DES VOLAILLES EN AMÉRIQUE

L'élevage des volailles, tel que nous le décrit le lieutenant Strong, se fait sur une échelle presque inconnue en France jusqu'à présent.

Il ne s'agit pas ici de l'élevage de la volaille fine, et je me demande s'il serait possible, même à des Américains, de donner à ce propos des leçons à nos fermières de Bresse. Le sujet traité par le lieutenant Strong est celui d'un élevage destiné à la production des œufs en grand, et je crois que, de son exposé, nous pouvons recueillir des observations profitables tant pour les conditions favorables à la ponte que pour les soins à donner aux volailles.

M. Strong, actuellement professeur à l'Université de Beaune, est un aviculteur de profession qui gagne sa vie comme éleveur de volailles. Il fait ce métier depuis six ans, auparavant il avait passé six années à la Bourse, mais las de l'existence des villes, il s'est adonné à un métier campagnard, et ce sont ces expériences qu'il nous a exposées.

C'est donc son expérience qu'il va nous raconter en nous expliquant le